

LES ORIGINES DU RITUEL DANS L'EGLISE ET LA MAÇONNERIE¹

I

Très souvent — et fort injustement — les théosophes sont accusés d'infidélité religieuse et même d'athéisme. C'est une grave erreur, particulièrement en ce qui concerne la seconde accusation.

Dans une importante société [comme la *Theosophical Society*]², composée de membres issus de tant de races et de nationalités, dans une association où à chaque homme et chaque femme est laissée la liberté d'avoir la croyance de son choix et de suivre — ou de ne pas suivre — à sa discrétion, la religion où chacun est né et a été élevé, il n'y a que peu de place pour l'athéisme. Quant à l'accusation d'« infidélité », elle se révèle erreur de jugement et sophisme. Pour montrer à quel point elle est absurde, dans tous les cas, il suffit de demander à nos accusateurs de nous désigner, dans tout le monde civilisé, *la* personne qui n'est *pas* considérée comme « infidèle » par quelque autre personne d'une croyance différente. Que l'on se trouve dans les cercles orthodoxes forts respectables, ou dans une « société » dite hétérodoxe, c'est tout pareil. De façon tacite ou ouverte, partout, on s'accuse mutuellement : c'est, dans le domaine mental, une sorte de jeu de volant où chacun participe, dans un silence poli, et renvoie le projectile à la tête de l'autre. Mais pour dire vrai, un théosophe, pas plus qu'un non-

¹ Traduction d'un article publié par Mme Blavatsky dans la revue *Lucifer* (mars et mai 1889), sous le titre : « The Roots of Ritualism in Church and Masonry ». (N.d.E.).

² [Dans le cours du texte, les additions et notes *entre crochets* sont des précisions apportées par le traducteur, pour la clarté de la lecture.]

théosophe, ne peut être un infidèle — bien qu'il n'y ait pas un seul être humain vivant qui ne soit tel aux yeux de n'importe quel sectaire. Quant à l'accusation d'athéisme, c'est une tout autre question.

Pour commencer, nous demanderons : « Qu'est-ce que *l'athéisme* ? ». Est-ce le fait de ne pas croire en l'existence d'un Dieu, ou de Dieux, et de la nier, ou simplement le refus d'accepter une déité personnelle, avec la définition pour le moins hâtive et exagérée de Robert Hall qui a décrit l'athéisme comme un « système féroce » du fait qu'« il ne laisse rien *au-dessus* (?) de nous pour inspirer le respect sacré, ni rien autour de nous pour éveiller la tendresse » (!). Si on s'en tient au premier aspect, la plupart de nos membres — dont les très nombreux qui sont en Inde, en Birmanie et ailleurs — s'inscriront en faux, vu qu'ils croient en des Dieux et des êtres célestes, et qu'ils nourrissent un grand *respect sacré* pour certains d'entre eux. Et, en Occident, un certain nombre de théosophes ne manqueraient pas non plus de confesser leur pleine croyance dans des esprits, spatiaux ou planétaires, fantômes ou anges. Et beaucoup d'entre nous acceptent l'existence d'Intelligences, supérieures comme inférieures, et d'Êtres aussi grands que n'importe quel Dieu « personnel ». Cela n'est pas un secret occulte : ce que nous avons confessé dans l'éditorial de novembre [1888] de la revue *Lucifer* nous le répétons ici. La plupart d'entre nous croient à la survivance de l'Ego spirituel de l'homme, aux Esprits Planétaires et aux *Nrmnânakâya* — ces grands Adeptes des âges révolus qui, en renonçant à leur droit au *nirvâna*, demeurent dans les sphères où nous sommes, non comme des « esprits » [du spiritisme] mais comme des Êtres humains spirituels complets. C'est-à-dire que, dépourvus de leur enveloppe corporelle visible (qu'ils ont abandonnée), ils restent, tels qu'ils étaient, afin d'aider la pauvre

humanité autant qu'il est possible sans pécher contre la loi karmique. C'est là, en vérité, le « Grand Renoncement » — un sacrifice de soi, conscient et ininterrompu, pendant des éons et des âges, jusqu'au jour où s'ouvriront les yeux de l'humanité aveugle et où *tous*, et non plus un petit nombre, verront la vérité universelle. On pourrait bien considérer ces Etres comme représentant Dieu, ou des Dieux, si seulement ils permettaient que le feu de notre cœur, à la pensée de ce sacrifice le plus pur de tous, devienne une grande flamme d'adoration, ou que l'on construise le moindre autel en leur honneur — mais ils ne le veulent pas. En vérité, « le cœur secret est le beau temple (unique) de la Dévotion » : tout autre, dans ce cas, ne serait qu'ostentation profane.

Pour ce qui est des autres Etres invisibles, certains d'entre eux sont encore plus élevés, tandis que d'autres sont bien plus bas sur l'échelle de l'évolution divine. A cette dernière catégorie, nous n'avons rien à dire ; quant à la première, elle n'a rien à nous dire, car, pour elle, c'est comme si nous n'existions pas. L'homogène ne peut saisir aucune connaissance de l'hétérogène ; à moins, pour nous, d'apprendre à nous échapper de notre enveloppe mortelle et à communier avec ces Etres, « d'esprit à esprit », nous ne pouvons guère espérer reconnaître leur véritable nature. En outre, tout vrai théosophe soutient que le SOI SUPERIEUR divin de chaque homme mortel est de la même essence que l'essence de ces Dieux. Mais, par ailleurs, du fait que l'Ego incarné est doué de libre arbitre, ce qui lui confère plus de responsabilité que ces Etres n'en ont, nous le considérons comme de beaucoup plus élevé — sinon plus divin — que toute INTELLIGENCE SPIRITUELLE qui en est encore à *attendre l'incarnation*. Philosophiquement, la raison en est évidente, et tout métaphysicien de l'Ecole orientale la comprendra : l'Ego incarné doit faire face à des obstacles qui

n'existent pas pour une pure Essence divine qui est sans relation avec la matière ; elle n'en retire donc aucun mérite personnel, tandis que l'Ego est en marche vers la perfection finale, en traversant les épreuves de l'existence, de la douleur et de la souffrance. L'ombre de karma ne s'étend pas sur ce qui est divin et sans mélange, et si différent de nous qu'il ne peut exister la moindre relation avec nous. Quant aux déités qui sont considérées dans le Panthéon ésotérique hindou comme finies et, par conséquent, soumises à karma, nul vrai philosophe n'irait leur offrir un culte : ce sont des signes et des symboles.

Va-t-on alors nous prendre pour des athées simplement parce que, tout en croyant à l'existence de Légions spirituelles — formées d'êtres qui, pour être objets de culte, doivent être pris *dans leur collectivité* comme un Dieu *personnel* — nous rejetons absolument l'idée qu'ils représentent l'UN INCONNU, et aussi parce que nous affirmons que le Principe éternel, le TOUT en TOUT, ou *l'Absoluité* de la *Totalité*, ne peut être exprimé en mots limités, ni symbolisé par quoi que ce soit qui ait des attributs qualificatifs et conditionnés ? Et, par surcroît, permettons-nous sans protester que soit portée contre nous l'accusation d'idolâtrie — par les catholiques romains, entre tous les hommes ? Eux, dont la religion est aussi païenne que n'importe quel culte d'adorateurs du soleil et des éléments naturels ; eux, dont la croyance avait été élaborée pour eux, toute prête à l'emploi, des âges avant l'An 1 de l'ère chrétienne, et dont les dogmes et rites sont les mêmes que ceux de chaque nation *idolâtre* — si toutefois il existe encore en esprit une telle nation quelque part de nos jours.

Sur toute la face de la terre, du pôle nord au pôle sud, des golfes glacés de Scandinavie aux plaines torrides de l'Inde du Sud, de l'Amérique centrale à la Grèce et à la Chaldée, le Feu

solaire a été un objet de culte, comme symbole du Pouvoir créateur, de la Vie et de l'Amour dans leurs aspects divins. L'union du Soleil (l'élément mâle) avec la Terre et l'Eau (la matière, l'élément femelle) a été célébrée dans les temples du monde entier. Si les païens ont eu une fête commémorative de cette union (qu'ils observaient neuf mois avant le solstice d'hiver, au moment où Isis passait pour avoir conçu [Horus], il en est de même maintenant pour les chrétiens catholiques romains : le grand et *saint jour* de *l'Annonciation* — où la Vierge Marie a « reçu la faveur de (son) Dieu » et conçu « le Fils du *Très-Haut* » — reste fixé pour les chrétiens *neuf mois avant Noël* [le 25 mars] . D'où le culte du Feu, avec lumières et lampes dans les églises. Pour quelle raison ? Parce que Vulcain, le dieu du Feu, a épousé Vénus, la fille de la Mer, que les Mages ont veillé sur le Feu sacré en Orient, ce qu'ont fait aussi les vierges vestales en Occident. Le Soleil représentait le « Père », la Nature l'éternelle Vierge-Mère : d'où le couple Osiris-Isis, l'Esprit-Matière, cette dernière étant adorée sous chacun de ses trois états, par les païens comme par les chrétiens. D'où les Vierges qu'on trouve — même au Japon — vêtues de bleu parsemé d'étoiles, debout sur le croissant lunaire, et qui symbolisent la Nature femelle (dans ses trois éléments, Air, Eau et Terre), tandis que le Feu, ou le Soleil mâle, la féconde chaque année de ses ardents rayons (les « langues de feu » du Saint Esprit).

Dans le *Kalevala*, le plus vieux poème épique des Finnois, dont l'Antiquité préchrétienne ne laisse plus aucun doute dans la pensée des érudits, il est question des dieux de la Finlande, dieux de l'air et de l'eau, dieux du feu et de la forêt, du Ciel et de la Terre. Dans la superbe traduction de J.M. Crawford³

³ [Pour les livres cités, voir bibliographie en fin d'article (Cahier

(Rune L, vol. II), le lecteur trouvera toute la légende de la Vierge Marie dans l'histoire de *Mariatta* [pp.720- 729] :

Mariatta, enfant de beauté,

Vierge-Mère du pays du Nord [...]

Ukko, le grand Esprit, dont la demeure est en Yûmala, le firmament ou le Ciel, choisit la Vierge *Mariatta* comme véhicule pour s'incarner par elle dans un Homme-Dieu. Elle devient enceinte en cueillant et mangeant une baie rouge (*marja*) ; sur quoi, elle est reniée par ses parents et donne naissance à un « Fils immortel », dans *la mangeoire d'une étable*. Ensuite, le « Saint Enfant » disparaît, et *Mariatta* se met à sa recherche. Elle demande à une étoile, « l'étoile qui guide le pays du Nord », où « se cache son saint nourrisson », mais l'astre lui répond avec colère :

Le saurais-je que je ne te le dirais pas.

C'est ton enfant qui m'a créé

Pour briller à jamais dans le froid [...]

et la Vierge n'en apprend rien de plus. De même, la lune dorée ne veut pas l'aider, car, après l'avoir créée, le bébé l'a laissée dans le vaste ciel,

Là, pour vagabonder dans les ténèbres,

Toute seule, à errer le soir,

En brillant pour le bien des autres [...]

Seul, le « Soleil d'Argent », prenant pitié de la Vierge-Mère, lui déclare :

Loin d'ici est ton enfant d'or ;

Là-bas, le saint nourrisson est couché, endormi,
Caché dans l'eau, jusqu'à la ceinture.
Caché dans les roseaux et les joncs.

Mariatta ramène le saint enfant chez elle, et bien que la mère l'appelle « Fleur »,

D'autres le dénommèrent *Fils de Douleur*.

S'agit-il d'une légende postchrétienne ? Pas du tout, car, comme il a été dit, elle est *essentiellement d'origine païenne*, et reconnue comme antérieure au Christ. Par conséquent, avec de telles données en mains, il conviendrait que l'on mette un terme aux incessantes accusations méprisantes d'idolâtrie et d'athéisme, d'infidélité et de paganisme. Il faut d'ailleurs préciser que le terme *idolâtrie* est d'origine chrétienne : il fut employé par les premiers nazaréens, pendant les deux premiers siècles et demi de notre ère, contre les nations qui avaient pour leur culte des temples et des églises, des statues et des images, parce qu'ils n'avaient, eux-mêmes, les premiers chrétiens, *ni temples, ni statues, ni images*, car ils abhorraient toutes ces choses⁴. En conséquence, le terme « idolâtre » convient beaucoup mieux à nos accusateurs qu'à nous, comme va le montrer cet article. Avec leurs Madones à tous les carrefours, leurs milliers de statues, de Christ et d'anges sous toutes les

⁴ [Cf. *La Messe dans ses rapports avec les Mystères et les Cérémonies de l'Antiquité*, de l'auteur Maçon J.M. Ragon (auquel Mme Blavatsky se réfère souvent dans tout l'article). Ici, pp.7-8, (note) : « Athénagore, Théophile Justin, Tertullien avouent que les premiers chrétiens avaient en abomination les temples et les autels. (...) ils avaient une aversion réelle pour tout ce qui semblait avoir le moindre rapport avec les autres religions. Cette horreur subsista chez eux pendant 250 ans (...) les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de Dioclétien ».]

formes, jusqu'à celles de papes et de saints, il est plutôt dangereux pour les catholiques de taxer avec mépris hindous et bouddhistes d'idolâtrie. Reste maintenant à prouver cette affirmation.

II

Nous pouvons commencer par l'origine du mot Dieu [*God*, en anglais]. Quel est le sens réel et primitif à lui attribuer ? Ses significations et étymologies sont aussi nombreuses que variées. Selon l'une d'elles⁵, *God* viendrait d'un vieux terme mystique persan *Goda*, (dérivant du principe absolu signifiant « lui-même »), ou quelque chose qui émane par soi-même du principe absolu. Le terme racine était *Godan* — d'où Wodan, Woden, Odin, la forme primitive orientale ayant été conservée presque sans altération par les Germains. Ils en ont fait le mot *Gott* [dieu], d'où l'adjectif *gut*, « bon », ainsi que le dérivé *götze*, idole. Dans la Grèce ancienne, les mots *Zeus* et *Théos* ont donné *Deus* en latin. Notons que ce *Goda* (l'émanation) n'est pas (et ne peut être) identique à ce dont il rayonne : il n'en est donc qu'une manifestation finie, périodique. L'auteur de l'Antiquité [préchrétienne], Aratus [de Soli], qui écrivit⁶ : « Pleins de Zeus sont toutes les rues et tous les marchés de l'homme ; pleins de Lui sont la mer et les ports », n'a pas limité sa déité à une réflexion temporaire sur notre plan terrestre, telle que Zeus, ou même son homologue antérieur [sanskrit], *Dyaus*, mais il a voulu désigner en réalité le Principe omniprésent universel. Avant que le dieu rayonnant, *Dyaus* (le ciel), attire l'attention de l'homme, il y eut le védique *Tad* (« Cela ») qui, pour l'Initié et le philosophe, ne devait avoir aucun nom défini

⁵ [Ragon, *op.cit.ch.13, p. 146,note 1.*]

⁶ [Dans ses *Phoenomena*, 3^e siècle av. J.- C..]

et renvoyait aux absolues Ténèbres qui sous-tendent tout rayonnement manifesté. Pas plus que le mythique Jupiter (qui allait plus tard refléter le Zeus [des Grecs]), *Sûrya*, le Soleil [pour les hindous] ne devait manquer d'être appelé « Père » par les ignorants, lui qui était la première manifestation apparaissant dans le monde de *Mâyâ*, et le Fils de *Dyaus*. C'est ainsi que le Soleil devint très vite interchangeable avec *Dyaus*, et identifié à lui ; pour certains, il était le « Fils », pour d'autres le « Père » dans le ciel radieux ; la combinaison *Dyaus-Pitar*⁷, le Père dans le Fils, et le Fils dans le Père, montre bien cependant l'origine *finie* de ce *Dyaus*, vu que la Terre lui est attribuée comme *femme*. C'est dans le cours de la pleine décadence de la philosophie métaphysique que l'on commença à représenter *Dhyâvâ-prithivî*, le couple Ciel-Terre, comme les parents cosmiques universels, non seulement des hommes mais aussi des dieux. D'une conception originale, abstraite et poétique, la cause idéale fut ravalée à un niveau grossier. *Dyaus*, l'espace céleste, devint bien vite Dyaus le Ciel, la demeure du « Père » et finalement, en vérité, ce Père lui-même. Alors, en devenant le symbole de ce dernier, le Soleil reçut le titre de *divâkara*, « l'auteur du jour », ou de *bhâskara*, « le producteur de la lumière », étant désormais le Père de son Fils, et *vice versa*. A partir de là, le règne du ritualisme, et des cultes anthropomorphiques, établit son empire, et finit par dégrader le monde entier où il a conservé la suprématie jusque dans cet âge de civilisation.

Telle étant l'origine commune, nous n'avons qu'à opposer les deux déités — le dieu des Gentils et celui des Juifs — sur la base de leur propre PAROLE révélée, et, en les jugeant sur les définitions qu'elles donnent chacune d'elles-mêmes, conclure

⁷ [Plus correctement : *dyaush-pilâ*. A rapprocher du *Ju-piter* des Latins.]

intuitivement laquelle de ces déités s'approche le plus de l'idéal le plus grandiose. Citons ici le colonel Ingersoll qui met en parallèle Jéhovah et Brahma. Le premier, s'adressant au peuple juif, dans les nuages et les ténèbres du Sinaï, déclara :

« Tu n'auras pas d'autres dieux devant moi [...] [Tu ne feras pas d'images taillées ...] tu ne te prosterner pas devant elles et tu ne les serviras pas. Car moi, Yahvé, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux qui *punit la faute des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération de ceux qui me haïssent* » [Exode, 20, 3, 4].

Le colonel Ingersoll invite à opposer ces mots à ceux que l'hindou met dans la bouche de Brahma,

« Je suis le même pour toute l'humanité. Ceux qui servent honnêtement d'autres dieux, c'est moi, involontairement, qu'ils honorent. Je prends part à tous les cultes, et je suis la récompense de tous les fidèles. »⁸

Comparez ces passages. Le premier évoque un cachot où rampent des créatures nées d'une boue jalouse, le second s'élève comme le firmament dont les soleils parsèment la voûte.

Le « premier » renvoie au dieu qui a hanté l'imagination de Calvin, lorsqu'il ajouta à sa doctrine de la prédestination celle de l'Enfer pavé de crânes des jeunes enfants *non baptisés*. Les croyances et dogmes de nos Eglises sont bien plus blasphématoires dans les idées qu'ils impliquent que ceux de ces *pauvres ignorants* de païens. Les *amours*⁹ de Brahmâ sous la

⁸ [A rapprocher de la *Bhagavad-Gîtâ* : « Quelle que soit la voie empruntée par les hommes pour m'approcher, c'est dans cette voie même que je les aide. Quel que soit le chemin choisi par l'humanité, ce chemin est mien » (IV, 11). Egalement : « Quelle que soit la forme d'adoration choisie avec foi par un homme plein de dévotion, c'est moi seul qui lui en inspire la pratique constante ; confiant dans cette foi, il recherche la faveur de ce Dieu et atteint l'objet de ses vœux selon mes seuls décrets » (VII, 21, 22)].

⁹ [En français dans le texte.]

forme d'un cerf avec sa propre fille représentée comme une biche, ou celles de Jupiter séduisant Lédà sous l'apparence d'un Cygne, sont de magnifiques *allégories*. Elles n'ont jamais été présentées comme une *révélation* ; on savait qu'elles étaient issues de la pensée poétique d'Hésiode et d'autres créateurs de mythes. Peut-on en dire autant des *filles immaculées* du dieu de l'Eglise catholique romaine, Anne et Marie ? Cependant, suggérer même timidement que les récits évangéliques sont également des allégories (car, si on les prenait à la lettre, ils seraient extrêmement sacrilèges) c'est, pour un chrétien né, le *comble* du blasphème.

Oui, vraiment, les chrétiens peuvent bien, autant qu'ils veulent, blanchir et recouvrir d'un masque le Dieu d'Abraham, et d'Isaac, ils ne pourront jamais réfuter la position de Marcion affirmant que le Dieu de *Haine* n'avait pas pu être le même que le « Père de Jésus ». Hérésie ou non, le « Père dans les Cieux » des Eglises est resté depuis lors une créature hybride, un mélange entre le Jupiter des foules païennes et le « Dieu jaloux » de Moïse — exotériquement, le SOLEIL, dont la demeure est dans le Ciel, ou, ésotériquement, dans l'espace céleste. Ne donne-t-il pas naissance à la LUMIERE »qui brille dans les Ténèbres » [cf. *Jean*, I, 5], au Jour — le radieux Dyaus, le Fils — et n'est-il pas le TRESHAUT, *Deus Caelus*¹⁰ ? Et, par ailleurs, n'est-ce pas *Terra*, la « Terre », la Vierge toujours immaculée et aussi toujours fertile, qui est fécondée par les ardentes étreintes de son « Seigneur » (les rayons fructificateurs du Soleil) et qui devient, dans cette sphère terrestre, la mère de tout ce qui vit et respire sur son vaste sein ? D'où le caractère sacré, dans les rituels, des produits issus d'elle : *le pain et le vin*.

¹⁰ [En latin: le Dieu-Ciel, père de Saturne.]

D'où aussi, le terme ancien *messis*¹¹, le grand sacrifice offert à la déesse de la moisson (*Ceres Eleusina*¹², la Terre, une fois de plus) : *messis* pour les Initiés, *missa* pour les profanes¹³, devenue maintenant, par transformation, la messe ou liturgie chrétienne. L'oblation que l'on faisait jadis des fruits de la Terre au Soleil, le *Deus Altissimus*, le Dieu Très-Haut — symbole du G.:. A.:. de l'U.:.¹⁴ pour les Maçons actuels — devint le fondement du rituel le plus important parmi les cérémonies de la nouvelle religion. Les cultes offerts à Osiris-Isis (le Soleil et la Terre)¹⁵, à Bel et à l'Astarté crucifère¹⁶ des Babyloniens, à Odin (ou Thor) et à Frigga chez les Scandinaves, à Belen et à la *Vzrgo Paritura*¹⁷ des Celtes, ou à Apollon et à la *Magna Mater*¹⁸ des Grecs — tous ces couples ayant la même signification — sont passés entièrement chez les chrétiens, qui les ont transformés pour célébrer la descente du Seigneur Dieu, ou du Saint Esprit, sur la Vierge Marie.

Deus Sol, ou *Solus*¹⁹, le Père, est devenu interchangeable avec le Fils : le « Père », dans sa gloire de midi, devint le

¹¹ [En latin: moisson.]

¹² [En latin : Cérès Eleusine, ou d'Eleusis.]

¹³ Profane: de *pro* (devant) et *fanum* (temple), mot désignant les non-initiés qui se tenaient devant le temple mais n'osaient pas y entrer. (Cf. l'œuvre de Ragon [*La Messe*, p.24, note 1]).

¹⁴ [Le « Grand Architecte de l'Univers ».]

¹⁵ La Terre et la Lune (sa parente) sont interchangeables. Ainsi, toutes les déesses lunaires furent aussi des symboles représentatifs de la Terre. Voir *The Secret Doctrine*, section « Symbolism » [vol. I, pp.386 et seq.].

¹⁶ [Astarté est représentée portant en main un bâton terminé par une croix.]

¹⁷ [En latin: la vierge qui va enfanter. Belen, ou Bélénos, était une divinité gauloise, identifiée à Apollon par les Romains.]

¹⁸ [Traduction latine de l'expression grecque *Mètèr sémnè*, la Vénérable, ou la Grande Mère (= Rhéa, ou quelque fois Déméter).]

¹⁹ [En latin: le Dieu Soleil, ou le Dieu Unique.]

« Fils » au moment du lever du soleil, où il passait alors pour « naître ». Cette idée reçut sa pleine apothéose chaque année le 25 décembre²⁰, lors du solstice d'hiver, où on disait que naissait le soleil — et par conséquent, avec lui, tous les dieux solaires de toutes les nations. [Ce jour fut nommé] *natalis [dies] solis invicti*²¹. Et [comme chaque année] le « précurseur » du Soleil renaissant *croît et devient plus fort*, jusqu'à l'équinoxe de printemps où le dieu Sol commence sa course annuelle, sous le signe du Bélier, ou de *l'Agneau*, la première semaine lunaire du mois. Le 1er mars était fêté dans toute la Grèce païenne, comme sa *néoménie*²² était consacrée à Artémis (Diane). Les nations chrétiennes célèbrent leurs Pâques, pour la même raison, le premier dimanche qui suit la pleine lune de l'équinoxe de printemps.

En même temps que les fêtes des païens, la chrétienté a copié les vêtements sacerdotaux de leurs prêtres et hiérophantes. Qui le niera ? Dans sa *Vie de Constantin*, Eusèbe a avoué (en disant là peut-être la seule vérité de sa vie) : « Pour

²⁰ [D'après Ragon, *op. cit.* p.97, à l'époque du solstice d'hiver, du 22 au 24 décembre, le Soleil de l'année expirée « gît dans le tombeau, en état de mort ». Après cette période d'incertitude, les jours rallongent : « le 25, fête immobile, le nouveau Soleil naît, il est *nouveau-né* ; c'est un enfant, à en juger par sa faible lumière ». Le 25 décembre était, à bon droit, la date de la naissance de Mithra, et de divers autres dieux. A noter que celle du Jésus historique est *inconnue* ; c'est seulement après des siècles que la nécessité s'est fait sentir de la fixer avec précision : il semble qu'on l'ait célébrée à Rome le 25 décembre, dès l'année 336, peu avant la mort de Constantin. De toute évidence, la fête de la naissance du Christ, le « soleil de vertu », prenait la place à Rome d'une ancienne cérémonie païenne (voir note suivante).]

²¹ [Chez les Romains : « le jour de naissance du soleil invaincu », fête instituée par l'empereur Aurélien en 274 après. J.-C. Plus tard, *Natalis (dies)*, déformé en *naël*, a donné Noël.]

²² [Les *néoméniés* (fêtes de la nouvelle lune) marquaient le commencement du mois lunaire.]

rendre la religion chrétienne plus plausible aux Gentils, ils (les prêtres du Christ) y transférèrent les ornements extérieurs employés au culte païen »²³. Il aurait pu ajouter aussi : « leurs rituels, ainsi que leurs dogmes.

III

Les rituels de l'Eglise et la Franc-Maçonnerie sont issus de la même source et se sont développés parallèlement : voilà qui relève de l'Histoire (aussi peu fiable qu'elle soit en général), car un certain nombre de faits consignés par des auteurs du passé le corroborent. Cependant, comme la Maçonnerie, malgré ses erreurs et ses dernières innovations, était plus proche de la vérité que l'Eglise, celle-ci a commencé très tôt ses persécutions contre elle. A son origine, la Maçonnerie n'était que gnosticisme archaïque ou christianisme ésotérique primitif ; le rituel de l'Eglise n'était — et *n'est* toujours — que *paganisme exotérique* pur et simple, *remodelé* (nous ne disons pas *réformé*). Lisez les oeuvres de Ragon, un Maçon qui a passé sous silence plus de choses que les Maçons n'en connaissent aujourd'hui. Etudiez, en les collationnant, les nombreuses indications fournies au fil des textes par les auteurs grecs et latins, dont beaucoup étaient des Initiés, la plupart au moins des néophytes éclairés, qui avaient participé aux Mystères. Pour finir, lisez les calomnies venimeuses élaborées avec soin par les Pères de l'Eglise contre les Gnostiques, les Mystères et leurs Initiés, et vous parviendrez peut-être à démêler la vérité. C'est un petit nombre de philosophes païens, poussés par les événements politiques de leur temps, traqués et persécutés par les fanatiques évêques du christianisme naissant (lequel n'avait encore ni rituel fixe, ni dogmes définis, ni églises) qui ont finalement fondé cette

²³ [C. Ragon, *Op.Clt.* p.31, note 1.]

Eglise. En mêlant, avec beaucoup d'ingéniosité, les vérités de la Religion-Sagesse aux fictions exotériques qui plaisaient tant aux foules ignorantes, ils ont effectivement établi les premières fondations des Eglises ritualistes et des Loges de la Maçonnerie moderne. Ce dernier point a été démontré par Ragon, dans l'ANTE OMNIA [=Introduction] de son livre [*La Messe*], où il compare la liturgie moderne aux Mystères anciens, et fait apparaître les rituels observés par les premiers Maçons. Quant aux emprunts au paganisme, on peut également les démontrer en comparant les vêtements sacerdotaux, les vases sacrés du culte, ainsi que les fêtes religieuses des Eglises latines et autres, avec ce qui avait cours dans les nations païennes. Mais les Eglises et la Maçonnerie ont largement divergé depuis le temps où elles étaient unies à l'origine. Si l'on se demande comment un profane peut avoir cette connaissance, la réponse est celle-ci : l'étude de la Franc-maçonnerie ancienne et moderne est obligatoire pour tout Occultiste oriental.

Si on laisse de côté tout ce qu'elle comprend d'accessoires et d'innovations modernes (comme l'Esprit biblique qui s'y est introduit, tout particulièrement), la Maçonnerie a une action salutaire, sur les plans moral et physique — ou du moins était-ce le cas il y a encore à peine dix ans²⁴. Elle constituait une véritable *ecclesia*, avec ce que le terme implique d'union fraternelle et d'aide mutuelle la seule *religion* au monde, si on pense que le mot dérive du verbe latin *religare*, « lier ensemble » — puisqu'elle faisait de tous les hommes lui appartenant des « frères », sans distinction de *race* et de

²⁴ Depuis l'origine de la Maçonnerie, la scission entre les Maçons anglais et américains et le Grand Orient français des « Enfants de la Veuve » est la première qui se soit jamais produite. Elle promet de faire de ces deux sections une Maçonnerie protestante et une Maçonnerie catholique romaine, du moins en ce qui concerne le rituel et l'amour fraternel.

croyance. Qu'elle ne puisse réaliser beaucoup plus qu'elle ne le fait actuellement avec l'immense richesse dont elle dispose, n'est pas notre affaire. Nous ne voyons aucun mal criant, patent, produit par cette institution et il ne s'est trouvé personne à ce jour, si on excepte l'Eglise romaine, pour montrer qu'elle était nuisible en quoi que ce soit. La chrétienté *d'Eglise* peut-elle en dire autant pour son compte ? Que l'histoire ecclésiastique et profane réponde à cette question. En premier lieu, elle a divisé toute l'humanité en autant d'Abel et de Caïn ; elle a massacré des millions de gens au nom de son Dieu — le Seigneur des *Années*, en vérité, le féroce Jéhovah Sabbaoth — et, au lieu de donner une impulsion à la civilisation (ce dont se vantent ordinairement ses fidèles), elle l'a retardée pendant les longs siècles lassants du Moyen Age. Ce n'est que sous les assauts renouvelés de la science, et par la révolte d'hommes cherchant à se libérer, qu'elle a commencé à perdre du terrain, cette chrétienté d'Eglise, et que lui a échappé le pouvoir d'arrêter le progrès de la lumière. Mais n'a-t-elle pas réussi, comme on le prétend, à adoucir l'« esprit barbare du monde païen » ? Très catégoriquement, nous répondons : non. C'est l'esprit d'Eglise régnant dans le christianisme²⁵, avec son *odium theologicum*²⁶, qui, ayant perdu les moyens de réprimer le progrès humain, a infusé son mortel message (j'intolérance, son égoïsme féroce, son avidité et sa cruauté dans la civilisation moderne, sous le masque d'un christianisme *papelard*, avec son apparente douceur. A quelle époque les Césars païens se sont-ils montrés plus sanguinaires, et plus froidement cruels, que les potentats

²⁵ [H.P.B. emploie ici le mot « Churchianity », combinant par dérision *Church* et *christianity* (Eglise et chrétienté), pour dénoncer le côté sectaire d'une institution qui se réclame pourtant du Christ et de ses enseignements de fraternité et d'amour pour tous.]

²⁶ [Expression latine, avec le sens de *haine théologique*.]

modernes avec leurs armées ? Quand a-t-on vu les pauvres prolétaires mourir de faim autant que maintenant ? Et quand l'humanité a-t-elle versé plus de larmes et enduré plus de souffrances qu'à l'heure actuelle ?

Oui, il fut un temps où Eglise et Maçonnerie formaient une seule unité. Ce qui nous renvoie à des siècles d'intense réaction morale, à une période de transition pour la pensée, aussi pesante qu'un cauchemar - un âge de luttes et de tensions. Ainsi, lorsque la création d'idéaux nouveaux conduisit à ce qui apparaissait comme l'effondrement des sanctuaires du passé, et la destruction des vieilles idoles, il en résulta, en réalité, une reconstruction de ces temples à partir des matériaux antérieurs, avec l'érection des mêmes idoles recouvertes de noms nouveaux. Il se produisit ainsi un réarrangement universel, une « remise à neuf » de toutes choses — mais, en fait, à un niveau demeurant superficiel. Même si la tradition, ou une recherche judicieuse, le révèle, jamais l'Histoire ne pourra nous dire combien de semi-hiérophantes, et même de hauts Initiés, ont été contraints de devenir renégats afin d'assurer la survivance des secrets de l'Initiation. On attribue à Prétéxtat, proconsul romain d'Achaïe, la remarque suivante (remontant au 4^e siècle de notre ère) : « Ce serait rendre la vie insupportable aux Grecs que de les priver des mystères sacrés, *qui lient ensemble le genre humain* ». Il se peut que les Initiés se soient pénétrés de cette idée et qu'ils aient agi en conséquence, en se joignant, bon gré mal gré, aux fidèles de la nouvelle croyance qui devenait toute-puissante à l'époque. Certains Juifs gnostiques hellénisés ont fait de même. Et c'est ainsi qu'on a vu plus d'un « Clément d'Alexandrie » devenir l'instructeur d'ignorants évêques chrétiens — lui qui selon toute apparence était un converti, tout en restant de cœur un ardent platonicien de la nouvelle école, et le même païen qu'il avait été sur le plan philosophique. En bref,

le converti *malgré lui*²⁷ réunit entre elles les deux mythologies en ce qu'elles avaient d'extérieur et, tout en donnant le produit de ce mélange aux masses, il conserva pour lui les vérités sacrées.

L'exemple de Synésius, le néoplatonicien, peut donner une idée du genre de chrétien qui naquit de ces efforts. Quel érudit ignore (ou oserait nier) le fait que l'élève favori et dévoué d'Hypatie — la vierge-philosophe, martyre et victime de l'infâme Cyrille d'Alexandrie — n'avait pas même été baptisé quand les évêques chrétiens d'Égypte lui offrirent le siège épiscopal de Ptolémaïde²⁸. Tous ceux *qui* étudient ces choses se rendent compte que s'il avait reçu finalement le baptême et accepté l'office proposé c'était d'une façon si *superficielle* qu'il n'avait vraiment *signé* son consentement qu'avec la certitude qu'on se conformerait à ses volontés et que ses futurs privilèges seraient garantis. La clause principale de ce concordat avait quelque chose de curieux : sa condition *sine qua non* était qu'on ne l'obligerait pas à professer les doctrines (chrétiennes) auxquelles lui, le nouvel évêque, ne croyait pas ! Ainsi, bien que baptisé et ordonné dans les grades du diaconat, de la prêtrise et de l'épiscopat, il ne se sépara jamais de sa femme, ne renonça jamais à sa philosophie platonicienne, ni même aux plaisirs d'un sport [la chasse] si strictement interdit à tout autre évêque. Ceci s'est passé à une époque aussi tardive que le 5^e siècle²⁹.

Nombreuses furent à l'époque les transactions de ce genre passées entre philosophes initiés et prêtres ignorants du judaïsme réformé. Les premiers cherchaient à préserver leurs

²⁷ [En français dans le texte.]

²⁸ [Voir Ragon, *op. cil.* p.6, note2.]

²⁹ [Né vers 370 à Cyrène, Synésius est mort à Ptolémaïs, vers 413.]

vœux prêtés dans les Mystères et leur dignité personnelle : à cet effet, ils étaient contraints de recourir à un bien regrettable compromis avec l'ambition, l'ignorance et la vague montante du fanatisme populaire. Ils croyaient dans l'unité divine, l'UN — ou *Solus* — inconditionné et inconnaissable, mais dès lors ils consentirent à rendre un hommage public et une vénération au Soleil — *Sol* — en mouvement parmi ses douze apôtres, les 12 signes du zodiaque, sous l'apparence des 12 Fils de Jacob. Les *hoi polloi* [les masses] restaient dans l'ignorance du premier, adoraient ces derniers et, à travers eux, leurs anciens dieux ancestraux. Il n'y avait aucune difficulté à transférer ce culte du soleil et de la lune, et autres divinités cosmiques, aux trônes, archanges, dominations et saints, d'autant plus que ces dignités sidérales furent acceptées dans le nouveau canon chrétien avec leurs anciens noms presque sans changement. Ainsi, tandis que, pendant la messe, le « Grand Elu » [l'hiérophante, selon Ragon] renouvelait dans un murmure son attachement absolu à l'Unité suprême universelle de l'« incompréhensible Ouvrier », et prononçait à haute voix, d'un ton solennel, le « mot sacré » (auquel est substitué maintenant le « mot à voix basse » des Maçons), son assistant se mettait, de son côté, à chanter la *kyrielle* des noms de ces êtres sidéraux inférieurs que l'on faisait adorer aux foules. En vérité, aux yeux du catéchumène profane qui, quelques mois ou semaines auparavant, offrait encore des prières au bœuf Apis et au saint cynocéphale, à l'ibis sacré et à l'Osiris à tête de faucon, l'aigle de saint Jean³⁰ et la divine

³⁰ C'est une erreur de dire que Jean l'Évangéliste n'est devenu le saint patron de la Maçonnerie qu'après le 16^e siècle — ce qui implique une double méprise. Entre Jean, le « devin » et le « voyant », l'auteur de *l'Apocalypse*, et Jean l'Évangéliste, qu'on représente maintenant accompagné de l'aigle, il y a une grande différence, vu que ce dernier est une création d'Irénée, en même temps que le quatrième évangile. Pour l'un et l'autre, on s'en tient aux dires de l'évêque de Lyon dans sa querelle avec les Gnostiques, et jamais personne ne

colombe (qui avait assisté au baptême de Jésus en arrêtant son vol au-dessus de l'Agneau de Dieu) ont dû apparaître comme le développement le plus naturel et la suite normale apportés à sa zoologie sacrée nationale, qu'on lui avait appris à adorer depuis le jour de sa naissance.

IV

Ainsi donc, il est possible de démontrer que la Franc Maçonnerie moderne aussi bien que le rituel de l'Eglise descendent en droite ligne d'initiés gnostiques, de néoplatoniciens et d'hiérophantes renégats des Mystères païens, dont ils ont perdu les secrets — lesquels ont cependant été préservés par ceux qui n'ont accepté aucun compromis. Si l'Eglise ainsi que les Maçons sont disposés à oublier l'histoire de leur véritable origine, ce n'est pas le cas des théosophes. Ils

pourra préciser quel fut le nom réel de l'auteur du plus grand des évangiles. Cependant, ce que nous savons, c'est que l'aigle est la propriété légitime de Jean, l'auteur de l'*Apocalypse*, qui fut écrite, à l'origine, des siècles avant J.-C., mais seulement *remise en forme* avant de recevoir l'hospitalité canonique. Ce Jean, ou *Oannes*, fut depuis le commencement du temps le patron accepté de tous les gnostiques égyptiens et grecs (qui furent les premiers constructeurs — ou Maçons — du « Temple de Salomon », comme ils l'avaient été auparavant des Pyramides). L'aigle était son attribut, le plus archaïque des symboles, représenté par le hiéroglyphe égyptien *Ah*, l'oiseau de Zeus, consacré au soleil chez tous les peuples de l'Antiquité. Même les Juifs, parmi les initiés kabbalistes, l'ont adopté comme "le symbole de la Séphora *Tiphereth* [תִּפְּהָרֶת], l'Aether ou Air spirituel, comme l'indique Myer, dans sa *Qabbalah* [p.230]. Chez les Druides, l'aigle représentait la Déesse suprême, et aussi une partie du symbole attaché aux chérubins. Adopté par les gnostiques préchrétiens, il était apparent au pied du *Tau* [T] en Egypte ; plus tard, il fut placé, dans le degré Rose-Croix, au pied de la Croix chrétienne. Par excellence oiseau du soleil, l'aigle est nécessairement attaché à tout dieu solaire ; il est l'image de toute clairvoyance qui pénètre de son regard la lumière astrale et y voit les ombres du passé, du présent et de l'avenir, aussi facilement que l'aigle regarde le soleil.

répètent : « La Maçonnerie et les trois grandes religions chrétiennes sont toutes des biens d'héritage ». Les « cérémonies et mots de passe » propres à la première, et les prières, dogmes et rites des trois dernières sont des copies travesties de produits du pur paganisme (également copiés et empruntés avec autant de diligence par les Juifs), ainsi que de la théosophie néoplatonicienne. De même, les « mots de passe » en usage encore aujourd'hui chez les Maçons imprégnés de la Bible, évoquant la « tribu de Juda », « Tubal-Caïn »³¹ 1, et d'autres dignitaires zodiacaux de l'Ancien Testament, sont les *noms* judaïques servant à désigner les anciennes divinités des *foules* païennes, et non les dieux des Hiérogrammates, interprètes des *véritables* Mystères. Ce qui suit en administre une bonne preuve. Les bons Frères Maçons pourraient difficilement nier que, de . nom, ils sont des *Solicoles*³², adorateurs du Soleil dans le ciel, en qui l'érudit Ragon a vu un symbole si magnifique du G.: A.: de l'U.:³³ — ce qui est sûrement. Mais ici, sa seule difficulté était de prouver — ce que personne ne peut faire — que ce G.: A.: de l'U.: n'était pas tant le *Sol* [ou Soleil visible] du petit peuple exotérique des *pro-fanes* que le *Solus* [l'Unique] des Grands *Epoptai*³⁴. Car le secret des feux de ce SOLUS, dont l'esprit rayonne dans l'« Etoile flamboyante », est un secret hermétique qui, pour le Maçon, est perdu à jamais, à moins qu'il n'étudie la *véritable théosophie*. Actuellement, il a

³¹ [תּוּבַל-קַיִן] cf. *Genèse*, 4, 22. Maître forgeron, sorte de Vulcain : ou de Kabire biblique; son nom est employé dans les rituels maçonniques.]

³² [Voir Ragon, *op. cit.*, p.30, note 1 : « Ce mot, pour les petits initiés, signifie : *adorateur* du SOLEIL; pour les hauts initiés : *adorateur* d'UN SEUL DIEU, de l'innombrable, resplendissant dans l'*étoile flamboyante* ».]

³³ [Voir note 14.]

³⁴ [D'après Ragon (*op. cit.* p.6, note 1) : *Epopte*, « *d'épopsomai*; [en grec] j'examine, = qui voit les choses sans voile ».]

perdu la clef pour comprendre même les petites indiscretions de Tshudi³⁵. A ce jour, Maçons et chrétiens tiennent le Sabbath pour sacré et le désignent comme le « Jour du Seigneur » ; pourtant, ils savent comme tout le monde que ce qui est appelé respectivement *Sunday* dans l'Angleterre protestante, et *Sonntag* en Allemagne, a pour signification, aujourd'hui comme il y a 2000 ans, *jour du Soleil*³⁶.

Et vous, Révérends et bons Pères, prêtres, pasteurs et évêques, vous qui si charitablement qualifiez la théosophie d'« idolâtrie » et vouez ses adhérents, en public comme en privé, à la perte éternelle, pouvez-vous vous vanter d'un seul exemple de rite, de vêtement sacerdotal ou de vase sacré, en usage à l'église ou au temple, qui ne vous vienne pas du paganisme ? Non, l'affirmer serait trop dangereux, compte tenu non seulement de l'histoire mais aussi des confessions de votre propre corps ecclésiastique.

Récapitulons donc, ne serait-ce que pour justifier nos assertions :

« Les sacrificateurs romains », écrit du Choul³⁷, « devaient se confesser avant de sacrifier ». Les prêtres de Jupiter portaient

³⁵ [Johann J. von Tschudi (1818-1889), naturaliste suisse très cultivé, a été l'auteur d'ouvrages sur les antiquités péruviennes. Dans *La Messe*, Ragon fait plusieurs allusions à *Pachacamac* (dieu solaire pour les Incas du Pérou), informations qu'il a pu emprunter à Tschudi. Par ailleurs, dans son *Cours philosophique* (voir bibliographie), Ragon évoque, dans une liste de Maçons, « le baron de *Tchoudy*, auteur de *l'Etoile flamboyante* » (où il a bien pu glisser quelques « petites indiscretions »). Les deux noms très voisins désignent probablement le même personnage.]

³⁶ [En français, le mot *dimanche* renvoie au latin *dies magnus* (le grand jour), ou *dies dominicus*, c.à.d. « Jour du Seigneur » : l'allusion astronomique est perdue.]

³⁷ [A propos de du Choul, bailli du Dauphiné, voir son livre (publié en 1559)

une haute coiffe noire et carrée (voir aujourd'hui les prêtres arméniens et grecs) : c'était la coiffure des *flamines*. La *soutane* noire du prêtre catholique romain est l'*hiérocortex* noir, l'ample robe des prêtres de Mithra, ainsi nommée pour sa *couleur* (*corax* [en grec] = corbeau). Le Grand-Prêtre-Roi de Babylone avait un anneau d'or et des pantoufles que devaient embrasser les potentats soumis à sa domination ; il portait aussi un manteau blanc, une tiare d'or où étaient suspendues deux bandelettes : les papes ont pareillement anneau et pantoufles pour un même usage, un manteau de satin blanc brodé d'étoiles d'or, une tiare où pendent deux bandelettes garnies de pierreries, etc., etc. L'*aube* (*alba vestis*) de lin blanc habillait les prêtres d'*Isis* ; selon Juvenal³⁸, la tête des prêtres d'Anubis était rasée à son sommet, d'où la tonsure ; la chasuble du *père* chrétien est la copie du survêtement des prêtres-sacrificateurs phéniciens, nommé [en grec] *calasiris*, noué sur le col et descendant jusqu'aux talons. L'*étole* est venue à nos prêtres de la robe de femme [en grec : *stolè*] dont se revêtaient les *galles*, danseurs des temples³⁹, dont l'office était celui des *kadashim* juifs [קדָּוּשִׁים] (voir II *Rois* 23,7, pour le terme exact [traduit par : prostitué sacré]) ; quant à la *ceinture de pureté* [?] des prêtres modernes, elle rappelle l'*éphod*, la zone ou ceinture des hébreux, et le cordon *isiaque*, les prêtres d'*Isis* étant voués à la chasteté. (Voir pour tous ces détails, Ragon [*op. cit.*, chap.3, pp.31 et seq.]).

indiqué dans la bibliographie, en fin d'article.]

³⁸ [6^e satire.]

³⁹ [Prêtres de Cybèle, voués au culte de son amant, Attis, les *galles* (latin : *galli*), pour la plupart des eunuques, étaient accoutrés en femmes ; ils se livraient à des danses frénétiques.]

Les anciens païens utilisaient l'eau *bénite*, ou les lustrations, pour purifier leurs cités, champs, temples et hommes : tout comme cela se pratique encore dans les pays catholiques romains. A la porte de chaque temple, il y avait des bassins emplis d'eau lustrale, appelés [en latin] *favissae* et *aquimanaria*. Avant de procéder au sacrifice, le pontife, ou le *curion* (d'où le mot français *curé*) trempait une branche de laurier dans l'eau lustrale et aspergeait la pieuse congrégation assemblée, et ce qu'on appelait alors *lustrica* et *aspergillum* est maintenant l'aspersoir (ou le *goupillon*, en français). Ce dernier était, pour les prêtresses de Mithra, le symbole du *lingam* [phallus] universel. Pendant les mystères, on le trempait dans le lait lustral dont on aspergeait les fidèles, ce qui représentait la fécondité universelle — d'où l'emploi de l'eau bénite dans le christianisme, qui renvoie à un rite phallique. Bien plus, l'idée sous-jacente est purement occulte et appartient à la magie cérémonielle. On pratiquait des lustrations par le feu, le soufre, l'air et l'eau.

Pour attirer l'attention des dieux célestes, on recourait aux *ablutions*, mais, pour chasser les divinités inférieures, on procédait à l'*aspersion*⁴⁰.

Les plafonds voûtés des cathédrales et des églises, grecques et latines, sont souvent peints en bleu, parsemé d'étoiles d'or pour représenter la voûte céleste, à l'imitation des temples égyptiens où on célébrait le culte du soleil et des étoiles. Et, dans l'architecture chrétienne et maçonnique, la même vénération est accordée à l'Orient (ou le point cardinal *est*) qu'au temps du paganisme. Ragon avait décrit tout cela dans ses volumes détruits. [La porte princière], *princeps porta*, la porte de ce monde, et du « Roi de Gloire » (lequel signifiait à

⁴⁰ [Pour ce passage, voir Ragon, *op.cit.*, p.52, notes.]

l'origine le Soleil, et maintenant son symbole humain, le Christ), est la porte de l'Orient : elle est placée au levant dans toute église et tout temple⁴¹. C'est en passant cette « porte de la vie » (la voie solennelle qu'emprunte chaque jour le luminaire pour entrer dans le *carré long*⁴² de la terre, ou le Tabernacle du Soleil) que l'enfant « nouveau-né » est introduit, et porté aux fonts baptismaux ; et c'est à gauche de cette ouverture (au nord ténébreux où se portent d'abord les « apprentis » [Maçons], et où les candidats [aux anciens Mystères] passaient leur *épreuve de l'eau*) qu'on trouve de nos jours ces fonts baptismaux, mais que jadis étaient aménagés les puits (*piscinae*) d'eau lustrale dans les anciennes églises qui avaient été primitivement des sanctuaires païens. Les autels de la païenne Lutèce furent enfouis et ont été découverts sous le cœur de Notre-Dame de Paris, et le puits des lustrations existe encore dans cette basilique⁴³. Sur le Vieux Continent, presque chacune des grandes églises remontant à une période antérieure au Moyen Age fut à l'origine un temple païen — cela en raison d'ordres venant des évêques et des papes de Rome. C'est ainsi qu'on a vu Grégoire le Grand (cité par Platine, dans ses *Vies des Pontifes*⁴⁴)

⁴¹ A l'exception peut-être des temples et chapelles des dissidents protestants, construits n'importe où et utilisés à plus d'une fin. Je connais, en Amérique, de ces chapelles louées pour des kermesses, des expositions et même des représentations théâtrales ; chapelle aujourd'hui, vendue le lendemain pour raison de dettes, et aménagée en débit de boisson ou en taverne. Je parle bien sûr de chapelles et non d'églises et de cathédrales.

⁴² Terme maçonnique, le *carré long* [en anglais *the oblong square*] symbolise l'Arche de Noé, l'Arche d'Alliance, le Temple de Salomon, le Tabernacle et le camp des Israélites, qui étaient tous sur le plan de « carrés longs ». Mercure et Apollon étaient représentés par des cubes et carrés longs ; de même, la *Kaaba*, au centre de la mosquée de la Mecque a cette forme cubique. [Voir pour ce passage, Ragon, *op.cit.*, p.13.]

⁴³ [Cette phrase est empruntée à Ragon, *op. cit.*, p.13 note 1.]

⁴⁴ [II s'agit d'un certain Bartolomeo de Sacchi de Platino, auteur de

recommander au prêtre Augustin, qu'il envoyait en mission de conversion en Angleterre : « Détruisez les idoles et non les temples ! Arrosez-les d'eau bénite, mettez-y des reliques, afin que cette nation vienne adorer aux lieux accoutumés ».

Si maintenant on se réfère à l'œuvre du cardinal Baronius⁴⁵, on trouve qu'il y confesse, en l'an 36 de ses *Annales*, qu'il a été permis à l'église de s'approprier les cérémonies que les païens employaient à un culte superstitieux, du moment qu'elle les a expiées par la consécration. Et, dans ses *Antiquités Gauloises et Françaises* (livre 2, chap.19), le président Fauchet avoue que pour gagner des hommes à Christ les évêques de France se sont servi des cérémonies païennes⁴⁶.

Cela se passait au temps où la Gaule était encore terre païenne. Pratique-t-on encore dans la France chrétienne, et d'autres pays catholiques romains, les mêmes rites et cérémonies, en gardant le souvenir reconnaissant des païens et de leurs dieux ?

biographies de divers papes (*Vitae Pontificum*, Venise, 1479 ; Paris, 1530). Pour la citation, cf. Ragon, *op.cit.*, p.7, note. Le passage cité ajout : « Au lieu d'immoler des bœufs, qu'ils les mangent en banquets religieux; car il faut leur laisser quelques réjouissances extérieures, afin qu'ils consentent plus aisément aux réjouissances intérieures ».]

⁴⁵ [Ragon, *op. cit.* p.6, note. Baronius (1538-1607) est l'auteur des *Annales Ecclesiastici*, couvrant l'histoire de l'Eglise jusqu'en 1198.]

⁴⁶ [Phrase empruntée à Ragon, *op. cit.* p.8. Dans le texte de Fauchet, on peut lire : « ... l'on voit bien par les écrits de ce temps-là que les Ecclésiastiques employaient tous moyens pour gagner les hommes à Jésus Christ, se servant d'aucunes [= certaines] des cérémonies païennes, aussi bien que des pierres de leurs Temples démolis... ».]

V

Jusqu'au 4^e siècle, les églises n'ont pas eu d'autels. Antérieurement, ce qui tenait lieu d'autel était une *table* dressée au milieu du temple, aux fins de la *Communion*, ou des repas fraternels (la *Cella* [en latin = dîner], vu qu'à l'origine la messe était dite le soir). De la même façon, de nos jours, la table est disposée dans la « Loge » pour les banquets maçonniques qui terminent habituellement les travaux d'une Loge, et au cours desquels les Hiram Abif ressuscités, les « Enfants de la Veuve », portent leurs toasts par des *salves de coups de feu* rituels (un mode maçonnique de transsubstantiation⁴⁷). Appellerons-nous aussi *autels* leurs tables de banquet ? Pourquoi pas ? Les autels étaient des copies de *l'ara maxima* [maître-autel] de la Rome païenne. Les Latins plaçaient près de leurs tombes des pierres carrées ou allongées, dénommées *arae*, autels, parce qu'elles étaient consacrées aux dieux *Lares* et aux dieux *Manes*. Nos autels dérivent de ces pierres carrées rappelant les bornes servant de limites ou de frontières, identifiées aux dieux *Temini* [ou *Tennes*] — les Hermès et les Mercure (d'où les expressions *Mercurius quadratus*, *quadriiceps*, *quadrifrons*⁴⁸, etc) et autres divinités à quatre visages que ces pierres carrées ont symbolisées depuis la plus haute Antiquité. La pierre sur laquelle étaient couronnés les anciens rois d'Irlande était un « autel » de cette forme [appelé *liafail* ou pierre fatale]. L'abbaye de Westminster en possède un exemplaire, douée d'une voix par surcroît. C'est ainsi que les

⁴⁷ [Voir à ce sujet « l'Ordre de Table » observé pour porter les (7) « santés » symboliques, décrit par Ragon dans son livre *Rituel d'Apprenti*, pp.72-86). En langage maçonnique, boire c'est *tirer une canonée*, le verre étant le *canon*, et la boisson la *poudre (faible pour l'eau, fulminante pour les liqueurs)*.]

⁴⁸ [Mercure carré, à quatre têtes, à quatre fronts ou quatre visages. Voir pour tout ce paragraphe : Ragon, *La Messe*, pp.14-15, notes.]

autels et les trônes que nous voyons descendent en droite ligne des pierres priapiques servant aux païens de bornes (associées aux dieux *Tennini*).

Le lecteur qui fréquente l'église trouvera-t-il vraiment à s'indigner si on lui dit que les chrétiens n'ont adopté la façon *païenne* d'adorer *dans un temple* que pendant le règne de Dioclétien⁴⁹. Jusque-là, ils avaient nourri une insurmontable aversion pour les autels et les temples, qu'ils tinrent en abomination pendant les 250 premières années de notre ère. Ces chrétiens primitifs étaient vraiment chrétiens ; les modernes sont plus païens qu'aucun idolâtre du passé. Ils étaient les *théosophes* de l'époque ; à partir du 4^e siècle, ils devinrent des Gentils helléno-judaïques, avec *en moins* la philosophie des néoplatoniciens. Lisez ce que Minucius Felix dit aux Romains, au 3^e siècle :

Vous pensez que nous (chrétiens) cachons ce que nous adorons, parce que *nous n'avons ni temples ni autels*. Mais quel simulacre [image] érigerons-nous à Dieu puisque l'homme est, lui-même, le simulacre de Dieu ? Quel temple lui bâtirons-nous quand le monde, qui est son ouvrage, ne peut le contenir ? Comment enfermerai-je la puissance d'une telle majesté dans une seule maison ? Ne vaut-il pas mieux lui consacrer un temple dans notre esprit et dans notre cœur ?⁵⁰

⁴⁹ [Dioclétien, empereur romain de 284 à 305, permit aux chrétiens de bâtir un temple à Nicomédie (qu'il fit d'ailleurs détruire). La fin de son règne marqua la dernière grande persécution contre les chrétiens (édits de 303 et 304). Pour tout ce passage, cf. Ragon, *op. cit.*, note pp.7-8.]

⁵⁰ [Cité par Ragon, *op. cit.*, p.9, note. Ce passage est extrait de *l'Octavius*(XXXII,1,2), dialogue de style cicéronien (entre deux personnages, Octavius et Caecilius), censé présenter le christianisme aux Romains cultivés.]

Mais à cette époque, les *Chrestiens*⁵¹ du genre de Minucius Felix gardaient en mémoire le commandement du MAITRE-INITIE de *ne pas prier dans les synagogues et les temples*, comme font les *hypocrites*, « afin d'être vus des hommes » (*Matthieu* 6,5). Ils se rappelaient les mots de Paul, l'Apôtre-Initié, le « Maître-Constructeur » (*1 Cor.3, 10*)⁵², affirmant que l'HOMME est le seul temple de Dieu, où réside le saint-Esprit, l'Esprit de Dieu (*ibid.*). Ils suivaient les préceptes vraiment chrétiens, alors que les modernes n'obéissent qu'aux canons arbitraires de leurs Eglises respectives et aux règles imposées par leurs aînés,

« Les théosophes sont des athées notoires » s'exclame un rédacteur du journal *Church Chronicle*. « On n'en voit jamais un seul assister au service divin... (...) Ils ont l'Eglise en horreur », Et notre homme de lâcher la bonde à sa colère qu'il déverse sur la tête des membres de la S[ociété].T[héosophique]., *infidèles* et *parens*. L'homme d'Eglise moderne lapide le théosophe, comme son ancêtre de jadis, le pharisien de la « Synagogue des Affranchis » (*Actes* 6,9), a lapidé Etienne pour avoir déclaré (comme le font même de nombreux théosophes chrétiens) : « Le Très-Haut ne demeure pas dans des temples érigés de main d'homme » (*ibid* 7,48). Et de telles gens « subornent les hommes », comme ces juges iniques (*ibid* 6,11) de jadis, pour porter témoignage contre nous.

Ma foi ! mes amis, vous êtes bien les dignes descendants de vos prédécesseurs, qu'ils aient été compagnons de Saül ou du

⁵¹ [A propos de ce mot, voir, de Mme Blavatsky, « Le caractère ésotérique des évangiles », *Cahiers Théosophiques* n°162, 163 et 164.]

⁵² [Le texte grec porte: *sophos architeclôn* = un habile architecte, un constructeur à l'art consommé, d'où un « maître-constructeur ».]

pape Léon X⁵³, l'auteur cynique de la phrase à jamais fameuse :
« Combien nous sert cette *fable* du Christ » (« *Quantum nobis
prodest haec fabula Christi !* »).

H.P. Blavatsky

(à suivre)

⁵³ [Léon X (pape de 1513 à 1521), en grand besoin d'argent pour ses projets séculiers, est connu pour avoir « commercialisé » offices, chapeaux de cardinaux et surtout *indulgences*, à un tarif variable selon les péchés à effacer. (Voir Ragon, *op. cit.* p.22 note 1).]